

lundi 14 mai à 19h

Made In Britain

Alan Clarke, 1982, Vostfr, 1h16

Dans une période d'insignifiance et de confusion politique extrême comme la nôtre, il est intéressant de se pencher sur le fait que la révolte, point de départ nécessaire à toute transformation sociale, est effectivement de nature à pouvoir partir dans tous les sens. Qu'elle se trompe en se dirigeant à l'endroit de boucs émissaires désignés par le pouvoir ou par l'imbécillité collective, qu'elle emprunte les chemins d'un nihilisme désobéissant aux uns pour mieux ériger l'obéissance à d'autres et à Dieu en principe mortifère comme le propose aujourd'hui l'option djihadiste, voyage inclus, ou bien qu'elle s'attelle à des perspectives émancipatrices, la révolte est toujours à la fois un produit et une réponse à ce monde carcéral de misère ; misère sociale, économique, affective, politique, etc. Dans ce film brutal, court et marquant, on suit le parcours de Trevor, jeune homme enragé de 16 ans, ballotté entre l'agence pour le chômage, le centre social et le pavé, qui, face à l'ennui et l'absurdité capitaliste, ne trouve que le racisme pour exprimer sa rage aveugle, se flanquant d'une croix gammée entre les deux yeux, comme provocation et défiance ultime. A travers lui, ses idées infâmes, sa transgression, c'est au nihilisme contemporain et existentiel que l'on touche, le sien d'abord, et celui de la répression ensuite. Car la révolte, quelle que soit sa nature, entraîne sa réponse étatique, sous la forme de la répression ou de l'intégration. Ce nihilisme ancré dans la pénurie sociale et culturelle mérite que les révolutionnaires se penchent dessus avant qu'il ne vienne à bout de leurs perspectives en transformant les individus en traders ou en Trevor.



Made In Britain

Alan Clarke, 1982, Vostfr, 1h16

Dans une période d'insignifiance et de confusion politique extrême comme la nôtre, il est intéressant de se pencher sur le fait que la révolte, point de départ nécessaire à toute transformation sociale, est effectivement de nature à pouvoir partir dans tous les sens. Qu'elle se trompe en se dirigeant à l'endroit de boucs émissaires désignés par le pouvoir ou par l'imbécillité collective, qu'elle emprunte les chemins d'un nihilisme désobéissant aux uns pour mieux ériger l'obéissance à d'autres et à Dieu en principe mortifère comme le propose aujourd'hui l'option djihadiste, voyage inclus, ou bien qu'elle s'attelle à des perspectives émancipatrices, la révolte est toujours à la fois un produit et une réponse à ce monde carcéral de misère ; misère sociale, économique, affective, politique, etc. Dans ce film brutal, court et marquant, on suit le parcours de Trevor, jeune homme enragé de 16 ans, ballotté entre l'agence pour le chômage, le centre social et le pavé, qui, face à l'ennui et l'absurdité capitaliste, ne trouve que le racisme pour exprimer sa rage aveugle, se flanquant d'une croix gammée entre les deux yeux, comme provocation et défiance ultime. A travers lui, ses idées infâmes, sa transgression, c'est au nihilisme contemporain et existentiel que l'on touche, le sien d'abord, et celui de la répression ensuite. Car la révolte, quelle que soit sa nature, entraîne sa réponse étatique, sous la forme de la répression ou de l'intégration. Ce nihilisme ancré dans la pénurie sociale et culturelle mérite que les révolutionnaires se penchent dessus avant qu'il ne vienne à bout de leurs perspectives en transformant les individus en traders ou en Trevor.



Made In Britain

Alan Clarke, 1982, Vostfr, 1h16

Dans une période d'insignifiance et de confusion politique extrême comme la nôtre, il est intéressant de se pencher sur le fait que la révolte, point de départ nécessaire à toute transformation sociale, est effectivement de nature à pouvoir partir dans tous les sens. Qu'elle se trompe en se dirigeant à l'endroit de boucs émissaires désignés par le pouvoir ou par l'imbécillité collective, qu'elle emprunte les chemins d'un nihilisme désobéissant aux uns pour mieux ériger l'obéissance à d'autres et à Dieu en principe mortifère comme le propose aujourd'hui l'option djihadiste, voyage inclus, ou bien qu'elle s'attelle à des perspectives émancipatrices, la révolte est toujours à la fois un produit et une réponse à ce monde carcéral de misère ; misère sociale, économique, affective, politique, etc. Dans ce film brutal, court et marquant, on suit le parcours de Trevor, jeune homme enragé de 16 ans, ballotté entre l'agence pour le chômage, le centre social et le pavé, qui, face à l'ennui et l'absurdité capitaliste, ne trouve que le racisme pour exprimer sa rage aveugle, se flanquant d'une croix gammée entre les deux yeux, comme provocation et défiance ultime. A travers lui, ses idées infâmes, sa transgression, c'est au nihilisme contemporain et existentiel que l'on touche, le sien d'abord, et celui de la répression ensuite. Car la révolte, quelle que soit sa nature, entraîne sa réponse étatique, sous la forme de la répression ou de l'intégration. Ce nihilisme ancré dans la pénurie sociale et culturelle mérite que les révolutionnaires se penchent dessus avant qu'il ne vienne à bout de leurs perspectives en transformant les individus en traders ou en Trevor.



lundi 28 mai à 19h

Wake in Fright

Ted Kotcheff, 1971, vostfr, 1h54, Australie

John Grant, modeste enseignant d'une petite école de l'outback australien, doit faire escale dans un patelin avant de rejoindre sa fiancée à Sidney pour les vacances. Ce qui devait être l'affaire d'une seule nuit va peu à peu se rallonger...

Bundanyabba : petite ville minière où réside une localité chaleureuse et accueillante.

Où boire un verre : que ce soit dans les bars ou chez de sympathiques hôtes, une seule et même ambiance, celle de la bière qui coule à flots (en pression, en canettes, en bouteilles, partout, tout le temps), pour passer un bon moment... à boire !

Où s'amuser : derrière les bars, avec un jeu simple et attractif comme l'enfer, le pile-ou-face, pour terminer la soirée littéralement à sec.

Où sortir : si tu veux te balader dans le bush avec des résidents sympas, rien de tel qu'une petite virée pour la grande attraction du coin : la chasse aux kangourous.

Quelque chose cloche dans ce patelin, ou plutôt tout semble aller comme il faut dans cette monstrueuse bourgade. Dans les recoins de cette bonhomme simplicité, derrière ces sourires insistants et son agressive hospitalité, au travers de sa désarmante légèreté à s'amuser de tout, une évidente horreur s'offre à nous : celle de la bêtise fière d'elle-même et de la barbarie pure. Et peu importe le semblant de culture qui accompagne ce petit professeur, elle ne lui sera d'aucun secours dans cette chaleureuse désolation. Car ce qui le constitue en tant qu'individu n'a aucune capacité de résistance face à des normes dégueulasses que seule sa conscience sait pourtant verbalement critiquer. L'enfer n'est pas tant les autres que sa propre paralysie à refuser en actes l'engluement que lui fait lentement subir ce nouvel environnement où, derrière le masque de la camaraderie hilare, se libère le nihilisme à visage humain.

All the little devils are proud of Hell

Wake in Fright

Ted Kotcheff, 1971, vostfr, 1h54, Australie

John Grant, modeste enseignant d'une petite école de l'outback australien, doit faire escale dans un patelin avant de rejoindre sa fiancée à Sidney pour les vacances. Ce qui devait être l'affaire d'une seule nuit va peu à peu se rallonger...

Bundanyabba : petite ville minière où réside une localité chaleureuse et accueillante.

Où boire un verre : que ce soit dans les bars ou chez de sympathiques hôtes, une seule et même ambiance, celle de la bière qui coule à flots (en pression, en canettes, en bouteilles, partout, tout le temps), pour passer un bon moment... à boire !

Où s'amuser : derrière les bars, avec un jeu simple et attractif comme l'enfer, le pile-ou-face, pour terminer la soirée littéralement à sec.

Où sortir : si tu veux te balader dans le bush avec des résidents sympas, rien de tel qu'une petite virée pour la grande attraction du coin : la chasse aux kangourous.

Quelque chose cloche dans ce patelin, ou plutôt tout semble aller comme il faut dans cette monstrueuse bourgade. Dans les recoins de cette bonhomme simplicité, derrière ces sourires insistants et son agressive hospitalité, au travers de sa désarmante légèreté à s'amuser de tout, une évidente horreur s'offre à nous : celle de la bêtise fière d'elle-même et de la barbarie pure. Et peu importe le semblant de culture qui accompagne ce petit professeur, elle ne lui sera d'aucun secours dans cette chaleureuse désolation. Car ce qui le constitue en tant qu'individu n'a aucune capacité de résistance face à des normes dégueulasses que seule sa conscience sait pourtant verbalement critiquer. L'enfer n'est pas tant les autres que sa propre paralysie à refuser en actes l'engluement que lui fait lentement subir ce nouvel environnement où, derrière le masque de la camaraderie hilare, se libère le nihilisme à visage humain.

All the little devils are proud of Hell

Wake in Fright

Ted Kotcheff, 1971, vostfr, 1h54, Australie

John Grant, modeste enseignant d'une petite école de l'outback australien, doit faire escale dans un patelin avant de rejoindre sa fiancée à Sidney pour les vacances. Ce qui devait être l'affaire d'une seule nuit va peu à peu se rallonger...

Bundanyabba : petite ville minière où réside une localité chaleureuse et accueillante.

Où boire un verre : que ce soit dans les bars ou chez de sympathiques hôtes, une seule et même ambiance, celle de la bière qui coule à flots (en pression, en canettes, en bouteilles, partout, tout le temps), pour passer un bon moment... à boire !

Où s'amuser : derrière les bars, avec un jeu simple et attractif comme l'enfer, le pile-ou-face, pour terminer la soirée littéralement à sec.

Où sortir : si tu veux te balader dans le bush avec des résidents sympas, rien de tel qu'une petite virée pour la grande attraction du coin : la chasse aux kangourous.

Quelque chose cloche dans ce patelin, ou plutôt tout semble aller comme il faut dans cette monstrueuse bourgade. Dans les recoins de cette bonhomme simplicité, derrière ces sourires insistants et son agressive hospitalité, au travers de sa désarmante légèreté à s'amuser de tout, une évidente horreur s'offre à nous : celle de la bêtise fière d'elle-même et de la barbarie pure. Et peu importe le semblant de culture qui accompagne ce petit professeur, elle ne lui sera d'aucun secours dans cette chaleureuse désolation. Car ce qui le constitue en tant qu'individu n'a aucune capacité de résistance face à des normes dégueulasses que seule sa conscience sait pourtant verbalement critiquer. L'enfer n'est pas tant les autres que sa propre paralysie à refuser en actes l'engluement que lui fait lentement subir ce nouvel environnement où, derrière le masque de la camaraderie hilare, se libère le nihilisme à visage humain.

All the little devils are proud of Hell

Et les films de Kaiju (voir « Cycle sur les Kaiju », p.3) :

King Kong

Merian Caldwell Cooper et Ernest Beaumont Schoedsack, 1933, vostfr, 1h40

lundi 5 mars - 19h

Monsters

Gareth Edwards, 2010, vostfr, 1h33

lundi 2 avril - 19h

Shin Godzilla

Hideaki Anno et Shinji Higuchi, 2016, vostfr, 2h

lundi 30 avril - 19h

Et les films de Kaiju (voir « Cycle sur les Kaiju », p.3) :

King Kong

Merian Caldwell Cooper et Ernest Beaumont Schoedsack, 1933, vostfr, 1h40

lundi 5 mars - 19h

Monsters

Gareth Edwards, 2010, vostfr, 1h33

lundi 2 avril - 19h

Shin Godzilla

Hideaki Anno et Shinji Higuchi, 2016, vostfr, 2h

lundi 30 avril - 19h

Et les films de Kaiju (voir « Cycle sur les Kaiju », p.3) :

King Kong

Merian Caldwell Cooper et Ernest Beaumont Schoedsack, 1933, vostfr, 1h40

lundi 5 mars - 19h

Monsters

Gareth Edwards, 2010, vostfr, 1h33

lundi 2 avril - 19h

Shin Godzilla

Hideaki Anno et Shinji Higuchi, 2016, vostfr, 2h

lundi 30 avril - 19h

L'Avocat de la terreur

Barbet Schroeder, 2007, 2h15

Des images terribles du génocide des Khmers Rouges au Cambodge et la voix de Vergès plaidant face au spectateur (et à l'Histoire) en défense de ces vainqueurs génocidaires, remettant en question le terme de « massacre » et sa réalité. La voix off cherche à nous faire perdre le Nord : "*Que prouvent ces images de charniers ? Qui peut établir les chiffres et les causes ?*". La « défense de rupture », telle qu'il l'a théorisée à partir de la défense des poseuses de bombes du FLN, sort alors du tribunal pour façonner et construire, en défense des génocidaires khmers, cette « vérité judiciaire » afin de persuader d'une contre-vérité historique. Les faits, les témoignages et les images se dissolvent dans les arguties sur les chiffres ; les mots et la rhétorique prennent alors le dessus. Voilà sur quoi s'ouvre ce film documentaire qui retrace le parcours d'un homme, Jacques Vergès, de son rôle d'avocat des condamnées à mort du FLN à la défense du boucher nazi Klaus Barbie et des tyrans sortis vainqueurs et accapareurs des mouvements de décolonisations, et cherche à percer un "mystère Vergès" savemment auto-entretenu par ce dernier. En vertu d'une connivence plus fondamentale avec les ex et futurs vainqueurs, le refus de la connivence judiciaire qu'il que Vergès choisit d'exercer dans les cas les plus limites se résume à une transaction sordide qui finit toujours par absoudre les massacres et les génocides des accusés, en même temps que ceux des accusateurs, puisqu'il s'agit d'inscrire le massacre dans la relative banalité de ce monde. Et, miracle de l'anti-imperialisme, si l'on en croit Vergès et ses amis, le massacre et les charniers peuvent donc s'integrer sans aucun souci à l'eventail des pratiques dites "révolutionnaires". Dans ce marasme glauque de relativisme absolu, l'ignoble cotoie et contamine l'émancipation. La fascination du documentariste est palpable dans ce film, dont la complaisance, qui ne cache pourtant rien des fourvoiements d'une époque et des ressorts ignobles du rôle que Vergès a pu y jouer, sera à mesurer. Fascination pour la théâtralité du personnage qui se met en scène lui-même pour asseoir une toute puissance perverse et manipulateure, fascination pour l'amoralité cynique, fascination aussi pour la terreur que Vergès défend. Reste l'Histoire dont il fait « son décor », et qui est le véritable sujet de ce documentaire, l'histoire de l'anti-impérialisme et les fantômes qui la traversent auxquels il faudra bien un jour avoir le courage de faire face, de François Genoud, banquier des nazis puis du FLN, puis pourvoyeur de fonds de plusieurs groupes armés anti-impérialistes internationaux, puis commanditaire de la défense de Barbie, à Carlos le mercenaire de l'anti-impérialisme, en passant par les combattants du FLN aujourd'hui ministres, évoquant avec bonhommie le terrible attentat du Milk Bar à Alger (56). On y voit comment la défense des vaincus et la remise en question de la légitimité judiciaire se fourvoie systématiquement en défense des anciens et actuels vainqueurs, et ce que devient la rupture avec le système en présence quand elle se fait au nom d'un "peuple" et d'un Etat à venir... Comment aussi certains aspects de la confusion actuelle s'originent dans un aveuglement et une complaisance glaçantes avec le racisme, la domination religieuse et nationaliste. Et puis, ce qui finalement fait le fil rouge de ce moment historique vu au travers de cet homme et sa trajectoire trouble : l'antisémitisme, cette « colère contre les juifs » qui selon une de ses amies aurait pu le conduire lui-même à poser des bombes. Probablement etait-il plus aisé de défendre Barbie que de le devenir.

vendredi 13 avril

The Wall

Alan Parker, 1982, 1h36

The Wall est un film musical, dans lequel la musique des Pink Floyd est un élément aussi essentiel que les images. On y voit Pink, une rockstar enfermée chez lui, amorphe, gavé à la soupe télévisuelle et comment des morceaux de sa vie passée, en particulier les humiliations de l'enfance, lui reviennent sous forme cauchemardesque hallucinatoire, comme les briques d'un mur qui peu à peu s'est refermé sur lui. Tout commence par la mort de son père, soldat durant la seconde Guerre Mondiale. Il est donc éduqué par une mère tyrannique qui l'empêche de sortir, d'avoir des amis, d'être amoureux, de s'émanciper, de vivre. Malgré les rapports toxiques qu'il entretient avec sa mère, il reste prisonnier de sa relation avec elle. La famille est la fondation de son mur. Le mur de Pink se renforce à cause de l'école. Par l'enfermement, par la dés-individualisation des élèves (montré par un masque que tous les élèves portent), par le professeur qui s'acharne à humilier, punir les élèves et marteler des leçons. L'école est montrée comme une usine qui fait rentrer des enfants et les dépersonnalise, ne faisant sortir que des copies. la poésie, la musique et le rêve de brûler son école avec ses camarades sont les voies qui s'ouvrent à Pink pour sortir de ce cauchemar. Malgré son pessimisme, ce film puise dans les suites des années 70 son esthétique psychédélique et ce désir d'émancipation d'une génération en rupture violente avec ce que lui impose le monde dans lequel elle grandit, son ordre et sa morale. Le regarder aujourd'hui, c'est y chercher de quoi réveiller une époque dans laquelle on ne mesure plus à quel point l'école et la famille sont des institutions de maintien de l'ordre à travers lesquelles les adultes donnent violemment court à la vengeance contre l'abandon des aspirations de liberté de leur propre enfance, construisant ainsi l'acceptation d'un monde d'ordre et de prison.

Hey ! Teachers ! Leave them kids alone !



L'Avocat de la terreur

Barbet Schroeder, 2007, 2h15

Des images terribles du génocide des Khmers Rouges au Cambodge et la voix de Vergès plaidant face au spectateur (et à l'Histoire) en défense de ces vainqueurs génocidaires, remettant en question le terme de « massacre » et sa réalité. La voix off cherche à nous faire perdre le Nord : "*Que prouvent ces images de charniers ? Qui peut établir les chiffres et les causes ?*". La « défense de rupture », telle qu'il l'a théorisée à partir de la défense des poseuses de bombes du FLN, sort alors du tribunal pour façonner et construire, en défense des génocidaires khmers, cette « vérité judiciaire » afin de persuader d'une contre-vérité historique. Les faits, les témoignages et les images se dissolvent dans les arguties sur les chiffres ; les mots et la rhétorique prennent alors le dessus. Voilà sur quoi s'ouvre ce film documentaire qui retrace le parcours d'un homme, Jacques Vergès, de son rôle d'avocat des condamnées à mort du FLN à la défense du boucher nazi Klaus Barbie et des tyrans sortis vainqueurs et accapareurs des mouvements de décolonisations, et cherche à percer un "mystère Vergès" savemment auto-entretenu par ce dernier. En vertu d'une connivence plus fondamentale avec les ex et futurs vainqueurs, le refus de la connivence judiciaire qu'il que Vergès choisit d'exercer dans les cas les plus limites se résume à une transaction sordide qui finit toujours par absoudre les massacres et les génocides des accusés, en même temps que ceux des accusateurs, puisqu'il s'agit d'inscrire le massacre dans la relative banalité de ce monde. Et, miracle de l'anti-imperialisme, si l'on en croit Vergès et ses amis, le massacre et les charniers peuvent donc s'integrer sans aucun souci à l'eventail des pratiques dites "révolutionnaires". Dans ce marasme glauque de relativisme absolu, l'ignoble cotoie et contamine l'émancipation. La fascination du documentariste est palpable dans ce film, dont la complaisance, qui ne cache pourtant rien des fourvoiements d'une époque et des ressorts ignobles du rôle que Vergès a pu y jouer, sera à mesurer. Fascination pour la théâtralité du personnage qui se met en scène lui-même pour asseoir une toute puissance perverse et manipulateure, fascination pour l'amoralité cynique, fascination aussi pour la terreur que Vergès défend. Reste l'Histoire dont il fait « son décor », et qui est le véritable sujet de ce documentaire, l'histoire de l'anti-impérialisme et les fantômes qui la traversent auxquels il faudra bien un jour avoir le courage de faire face, de François Genoud, banquier des nazis puis du FLN, puis pourvoyeur de fonds de plusieurs groupes armés anti-impérialistes internationaux, puis commanditaire de la défense de Barbie, à Carlos le mercenaire de l'anti-impérialisme, en passant par les combattants du FLN aujourd'hui ministres, évoquant avec bonhommie le terrible attentat du Milk Bar à Alger (56). On y voit comment la défense des vaincus et la remise en question de la légitimité judiciaire se fourvoie systématiquement en défense des anciens et actuels vainqueurs, et ce que devient la rupture avec le système en présence quand elle se fait au nom d'un "peuple" et d'un Etat à venir... Comment aussi certains aspects de la confusion actuelle s'originent dans un aveuglement et une complaisance glaçantes avec le racisme, la domination religieuse et nationaliste. Et puis, ce qui finalement fait le fil rouge de ce moment historique vu au travers de cet homme et sa trajectoire trouble : l'antisémitisme, cette « colère contre les juifs » qui selon une de ses amies aurait pu le conduire lui-même à poser des bombes. Probablement etait-il plus aisé de défendre Barbie que de le devenir.

vendredi 13 avril

The Wall

Alan Parker, 1982, 1h36

The Wall est un film musical, dans lequel la musique des Pink Floyd est un élément aussi essentiel que les images. On y voit Pink, une rockstar enfermée chez lui, amorphe, gavé à la soupe télévisuelle et comment des morceaux de sa vie passée, en particulier les humiliations de l'enfance, lui reviennent sous forme cauchemardesque hallucinatoire, comme les briques d'un mur qui peu à peu s'est refermé sur lui. Tout commence par la mort de son père, soldat durant la seconde Guerre Mondiale. Il est donc éduqué par une mère tyrannique qui l'empêche de sortir, d'avoir des amis, d'être amoureux, de s'émanciper, de vivre. Malgré les rapports toxiques qu'il entretient avec sa mère, il reste prisonnier de sa relation avec elle. La famille est la fondation de son mur. Le mur de Pink se renforce à cause de l'école. Par l'enfermement, par la dés-individualisation des élèves (montré par un masque que tous les élèves portent), par le professeur qui s'acharne à humilier, punir les élèves et marteler des leçons. L'école est montrée comme une usine qui fait rentrer des enfants et les dépersonnalise, ne faisant sortir que des copies. la poésie, la musique et le rêve de brûler son école avec ses camarades sont les voies qui s'ouvrent à Pink pour sortir de ce cauchemar. Malgré son pessimisme, ce film puise dans les suites des années 70 son esthétique psychédélique et ce désir d'émancipation d'une génération en rupture violente avec ce que lui impose le monde dans lequel elle grandit, son ordre et sa morale. Le regarder aujourd'hui, c'est y chercher de quoi réveiller une époque dans laquelle on ne mesure plus à quel point l'école et la famille sont des institutions de maintien de l'ordre à travers lesquelles les adultes donnent violemment court à la vengeance contre l'abandon des aspirations de liberté de leur propre enfance, construisant ainsi l'acceptation d'un monde d'ordre et de prison.

Hey ! Teachers ! Leave them kids alone !

L'Avocat de la terreur

Barbet Schroeder, 2007, 2h15

Des images terribles du génocide des Khmers Rouges au Cambodge et la voix de Vergès plaidant face au spectateur (et à l'Histoire) en défense de ces vainqueurs génocidaires, remettant en question le terme de « massacre » et sa réalité. La voix off cherche à nous faire perdre le Nord : "*Que prouvent ces images de charniers ? Qui peut établir les chiffres et les causes ?*". La « défense de rupture », telle qu'il l'a théorisée à partir de la défense des poseuses de bombes du FLN, sort alors du tribunal pour façonner et construire, en défense des génocidaires khmers, cette « vérité judiciaire » afin de persuader d'une contre-vérité historique. Les faits, les témoignages et les images se dissolvent dans les arguties sur les chiffres ; les mots et la rhétorique prennent alors le dessus. Voilà sur quoi s'ouvre ce film documentaire qui retrace le parcours d'un homme, Jacques Vergès, de son rôle d'avocat des condamnées à mort du FLN à la défense du boucher nazi Klaus Barbie et des tyrans sortis vainqueurs et accapareurs des mouvements de décolonisations, et cherche à percer un "mystère Vergès" savemment auto-entretenu par ce dernier. En vertu d'une connivence plus fondamentale avec les ex et futurs vainqueurs, le refus de la connivence judiciaire qu'il que Vergès choisit d'exercer dans les cas les plus limites se résume à une transaction sordide qui finit toujours par absoudre les massacres et les génocides des accusés, en même temps que ceux des accusateurs, puisqu'il s'agit d'inscrire le massacre dans la relative banalité de ce monde. Et, miracle de l'anti-imperialisme, si l'on en croit Vergès et ses amis, le massacre et les charniers peuvent donc s'integrer sans aucun souci à l'eventail des pratiques dites "révolutionnaires". Dans ce marasme glauque de relativisme absolu, l'ignoble cotoie et contamine l'émancipation. La fascination du documentariste est palpable dans ce film, dont la complaisance, qui ne cache pourtant rien des fourvoiements d'une époque et des ressorts ignobles du rôle que Vergès a pu y jouer, sera à mesurer. Fascination pour la théâtralité du personnage qui se met en scène lui-même pour asseoir une toute puissance perverse et manipulateure, fascination pour l'amoralité cynique, fascination aussi pour la terreur que Vergès défend. Reste l'Histoire dont il fait « son décor », et qui est le véritable sujet de ce documentaire, l'histoire de l'anti-impérialisme et les fantômes qui la traversent auxquels il faudra bien un jour avoir le courage de faire face, de François Genoud, banquier des nazis puis du FLN, puis pourvoyeur de fonds de plusieurs groupes armés anti-impérialistes internationaux, puis commanditaire de la défense de Barbie, à Carlos le mercenaire de l'anti-impérialisme, en passant par les combattants du FLN aujourd'hui ministres, évoquant avec bonhommie le terrible attentat du Milk Bar à Alger (56). On y voit comment la défense des vaincus et la remise en question de la légitimité judiciaire se fourvoie systématiquement en défense des anciens et actuels vainqueurs, et ce que devient la rupture avec le système en présence quand elle se fait au nom d'un "peuple" et d'un Etat à venir... Comment aussi certains aspects de la confusion actuelle s'originent dans un aveuglement et une complaisance glaçantes avec le racisme, la domination religieuse et nationaliste. Et puis, ce qui finalement fait le fil rouge de ce moment historique vu au travers de cet homme et sa trajectoire trouble : l'antisémitisme, cette « colère contre les juifs » qui selon une de ses amies aurait pu le conduire lui-même à poser des bombes. Probablement etait-il plus aisé de défendre Barbie que de le devenir.

vendredi 13 avril

The Wall

Alan Parker, 1982, 1h36

The Wall est un film musical, dans lequel la musique des Pink Floyd est un élément aussi essentiel que les images. On y voit Pink, une rockstar enfermée chez lui, amorphe, gavé à la soupe télévisuelle et comment des morceaux de sa vie passée, en particulier les humiliations de l'enfance, lui reviennent sous forme cauchemardesque hallucinatoire, comme les briques d'un mur qui peu à peu s'est refermé sur lui. Tout commence par la mort de son père, soldat durant la seconde Guerre Mondiale. Il est donc éduqué par une mère tyrannique qui l'empêche de sortir, d'avoir des amis, d'être amoureux, de s'émanciper, de vivre. Malgré les rapports toxiques qu'il entretient avec sa mère, il reste prisonnier de sa relation avec elle. La famille est la fondation de son mur. Le mur de Pink se renforce à cause de l'école. Par l'enfermement, par la dés-individualisation des élèves (montré par un masque que tous les élèves portent), par le professeur qui s'acharne à humilier, punir les élèves et marteler des leçons. L'école est montrée comme une usine qui fait rentrer des enfants et les dépersonnalise, ne faisant sortir que des copies. la poésie, la musique et le rêve de brûler son école avec ses camarades sont les voies qui s'ouvrent à Pink pour sortir de ce cauchemar. Malgré son pessimisme, ce film puise dans les suites des années 70 son esthétique psychédélique et ce désir d'émancipation d'une génération en rupture violente avec ce que lui impose le monde dans lequel elle grandit, son ordre et sa morale. Le regarder aujourd'hui, c'est y chercher de quoi réveiller une époque dans laquelle on ne mesure plus à quel point l'école et la famille sont des institutions de maintien de l'ordre à travers lesquelles les adultes donnent violemment court à la vengeance contre l'abandon des aspirations de liberté de leur propre enfance, construisant ainsi l'acceptation d'un monde d'ordre et de prison.

Hey ! Teachers ! Leave them kids alone !

